

Sommaire

Science-Fiction

Philippe CURVAL : *L'Homme qui s'arrêta (Journaux ultimes)*
 chroniqué par Jérôme Charlet 4

Fantastique

Guillermo DEL TORO & Chuck HOGAN : *La Nuit éternelle*
 chroniqué par Philippe Paygnard 5

Science-Fiction

Jean-Claude DUNYACH : *Les Nageurs de sable* chroniqué par Pascal J. Thomas 6

Science-Fiction

Claude ECKEN : *Au réveil il était midi* chroniqué par Pascal J. Thomas 8

Fantastique

Joe HILL : *Le Costume du mort*
 chroniqué par Jérôme Charlet & Philippe Paygnard 10

Fantastique

Joe HILL : *Cornes* chroniqué par Philippe Paygnard 12

Fantastique

Clemence HOUSMAN : *Ombre Blanche* suivi de *La mer inconnue*
 chroniqué par Philippe Paygnard 13

Fantastique

Thierry JONQUET : *Vampires* chroniqué par Philippe Paygnard 14

Fantastique

Jean-François KIERZKOWSKI : *Le Bibliomane* chroniqué par Jérôme Charlet 15

Fantastique

Stephen KING : *Nuit noire, étoiles mortes* chroniqué par Philippe Paygnard 16

Science-Fiction

Loïc LE BORGNE : *Le Bout du monde* chroniqué par Philippe Paygnard 17

Science-Fiction

James MORROW : *The Philosopher's Apprentice*
 chroniqué par Pascal J. Thomas 18

Science-Fiction

Larry NIVEN & Jerry POURNELLE : *La Paille dans l'œil de Dieu*
 chroniqué par Philippe Paygnard 19

Littérature générale

Estelle NOLLET : *Le Bon, la Brute, etc.* chroniqué par Noé Gaillard 20

Policier

Tom PICCIRILLI : *Short Ride To Nowhere* chroniqué par Jérôme Charlet 21

Science-Fiction

Charles STROSS : *Saturn's Children* chroniqué par Pascal J. Thomas 22

Science-Fiction

Laurence SUHNER : *Vestiges (Quantika, vol. 1)* chroniqué par Pascal J. Thomas 24

Science-Fiction

Roland WAGNER : *Le train de la réalité et les morts du Général*
 chroniqué par Pascal J. Thomas 26

Science-Fiction

Bifrost n° 66, revue dirigée par Olivier Girard chroniquée par Pascal J. Thomas 27

Editoriaux

L'Été insoutenable

« Prends la quatre-voies pour Angoulême, et la direction Cognac à partir de Barbezieux, » m'avait assuré Sylvie, la fondatrice de KWS elle-même. L'été me trouvait, quelque jours, dans mon Bordelais d'origine. Je montais en voiture de l'Entre-deux-Mers jusqu'à Cognac, pour aller dîner avec mes vieux copains Sylvie Denis et Roland Wagner, ce mercredi 1er août 2012. « Ça vaut mieux que de prendre l'autoroute vers Saintes et de passer par Pons. Laurent Genefort et sa chère et tendre seront là, et Natacha aussi. » Via Michelin n'était pas du même avis, dix minutes de plus en passant par là qu'avec le détour autoroutier, mais après tout, que ne ferait-on pas pour ne pas engraisser Vinci, ou Vivendi.

Ils se chargent des saucisses, j'apporte des bouteilles. De bière de l'Entre-deux-Mers (si, ça existe, maintenant). Je suis comme toujours à la bourre, je champignonne sur la quatre- puis sur la deux-voies, et dans une petite descente, sous un ciel crépusculaire mais sans nuages, un éclair se déclenche, cybernétique et lourd de menaces réglementaires, mais qu'importe, j'arrive, je me perds dans Cognac et je saute l'apéro, les saucisses seront trop cuites. Pas grave. La conversation est toujours fraîche, et même la bière. Roland est en grande forme, n'oublie pas de se moquer de sa cible du moment. Me réexplique *Rêves de Gloire* (parce que je suis un type qui a toujours besoin d'explications), me dessine les contours de la version numérique du livre, qui intégrera les textes regroupés dans le recueil *Le Train de la Réalité* (chroniqué dans ce numéro ; ce sera la 24e chronique consacrée à un livre de Roland Wagner dans KWS, si le

site des Quarante-Deux ne me trompe pas, et si on pense que c'est pousser un peu loin les limites du copinage, on pense mal : après tout, il doit rester autant de livres de Roland qui n'ont pas été chroniqués dans KWS, et tous en vaudraient la peine d'une façon ou d'une autre), et la nouvelle « L'Été insensé » parue dans une anthologie, *U-Chroniques*, chez ImaJ'nère/Sous la Cape, dont il m'offre derechef un exemplaire.

On refait le monde, on se fait expliquer le dernier livre de Laurent, on pourfend une nouvelle fois en paroles les banquiers et les patrons voyous, on joue avec les chats (ceux qui veulent bien), je lutte contre le sommeil, je reprends le volant dans la nuit, les verres se sont remplis et vidés, je lutte contre le sommeil, j'atteins la quatre-voies, la ligne droite redevient une abstraction, et ma voiture s'enroule autour d'un cylindre de béton bien concret. Fin de partie pour moi et peut-être pour KWS. Les Cognaçais éplorés renoncent à leur villégiature pour venir me voir incinérer dans le crématorium de Montussan, choisi par mes proches parce que c'est là qu'avaient fini les restes mortels de mon propre père en 2008...

Mais les divergences quantiques sont capricieuses. Un fouinain en vadrouille temporelle permet à Roland et Sylvie de me convaincre de dormir sur leur canapé, je ne repars que le lendemain, sobre et déraisonnable, me faufilant par miracle entre les camions. Le dimanche suivant, ce sont Sylvie et Roland qui prennent la quatre-voies, et Roland est à la place du mort...

Que je hais l'auto-fiction.

Maintenant je suis coincé dans cette histoire alternative insupportable, où Roland Wagner ne fera plus les calembours les plus sournois du monde, n'écrira pas les livres encore plus géniaux qui auraient révélé *Rêves de Gloire* comme la première marche d'un escalier vers le ciel. Maintenant il ne reste plus qu'à attendre le rétrécissement de la

perspective et l'amenuisement de la lumière, dans un temps factice sans cesse plus âcre, sans cesse plus obscur, où nous sommes les jouets d'un démiurge au masque grimaçant, piégés dans des prisons de chair, de terre et de fer. La Patrouille du Temps n'est jamais là quand t'as vraiment besoin d'elle.

La SF virale

Roland aimait la SF qui s'affichait, et qui vivait dans sa propre maison. Nous aussi. Mais ne fermons pas les yeux.

Les lecteurs du *Monde* — s'il en reste parmi ceux de *KWS* — auront noté, ou pas, que cela fait plusieurs années qu'il n'y a plus de rubrique « science-fiction » au sommaire de l'estimable supplément hebdomadaire *Le Monde des Livres*. Les chroniques d'ouvrages relevant de nos genres de prédilection (j'inclus ici *fantasy* et fantastique) apparaissent au sein des pages ordinaires et, me semble-t-il, de plus en plus rarement ; de quoi donner des arguments quantitatifs aux tenants du ghetto/forteresse et aux adversaires de la fusion.

En revanche, je viens d'avoir une bonne surprise en lisant l'édition du vendredi 10 février 2012 du *MdL* : deux ouvrages de science-fiction y sont chroniqués. Précisons tout de suite qu'il sera bien clair à tout lecteur de *KWS*, et à bien d'autres, *aficionados* ou non du genre, que ces ouvrages relèvent de la SF « hors les murs » : *Super triste Histoire d'amour* (*Super Sad True Love Story*), de Gary Shteyngart, et *Les Années fastes*, de Chan Koonchung, paraissent en français respectivement chez L'Olivier et Grasset, relèvent tous les deux d'une sorte de politique-fiction, et ne font, semble-t-il, que des emprunts parcellaires aux codes du genre.

Quoique. Shteyngart, Américain d'origine russe (ça me rappelle quelque chose...) nous raconte des USA dirigé par un parti unique, dont tous les habitants, munis du même *smartphone* évolué, sont abonnés au même réseau social ; « chacun

est devenu son propre Big Brother » résume la chroniqueuse (Raphaëlle Leyris). C'est mis à jour, mais la référence à la tradition dystopique, d'Orwell à Zamiatine, semble clair (et la chroniqueuse ne manque pas de le noter). Son confrère chinois (de Hong Kong) n'est pas moins politique, mais son procédé romanesque est carrément dickien : dans une Chine de 2013, tout le monde a oublié un mois entier, février 2011 (le livre a été écrit en 2008). Parce qu'une répression féroce s'est déroulée ce mois-là, et qu'on ne doit pas en parler, ni même y penser. Bien sûr, c'est encore plus de la politique-fiction, là où Shteyngart se souciait du futur de l'amour, et de la littérature — la chronique est au demeurant signée du correspondant à Pékin du *Monde*, Brice Pedroletti, et n'est pas dans les pages « Littérature » du *MdL*. J'entends dans ce mois effacé des échos du black-out sur Tien An Men (en 1989) et des « trous de mémoire » de 1984, mais il me fait penser aussi à l'amnésie collective organisée de *Manalona*, un chef-d'œuvre paranoïaque dû à un auteur britannique par ailleurs mineur, Colin Kapp.

Voici donc, me direz-vous, deux ouvrages hors les murs que l'auteur de ces lignes aurait bien envie de lire (ça lui arrive quand même, tu sais, Jean-Jacques :-)). Mais il y a mieux. Nous avons tous souvenir du discours critique sur les œuvres acceptées littérairement qui incorporent des éléments de SF : grosso modo, si c'est considéré comme bon, cela ne pouvait en aucun cas relever de la science-fiction, c'était du roman visionnaire, du roman sur le futur, de l'imaginaire, tout ce que vous voulez, mais cachez cette étiquette populeuse qu'on ne saurait voir. Rien de tel cette fois-ci. Shteyngart « inscrit son troisième roman dans la veine de la science-fiction », écrit Leyris, qui utilise aussi le terme « contre-utopie », et cite un personnage du roman disant « le vrai sujet de la science-fiction, c'est la mort » — à croire que Shteyngart a lu Louis-Vincent Thomas ! Le sous-titre même de la chronique utilise le mot

« anticipation », que l'on retrouve en plus gros caractères dans le titre de l'article de Pedroletti sur le roman de Chan Koonchung. Ici aussi le chroniqueur évoque Orwell, et Aldous Huxley, et décrit le livre alternativement comme « science-fiction à très court terme » et « roman d'anticipation politique ».

Nous n'avons donc plus le droit d'accuser nos collègues chroniqueurs politiques ou littéraires de taire la SF quand elle croise leur champ. On peut y voir un effet mécanique de la disparition de la rubrique Science-fiction du *MdL* : il n'y a plus besoin de justifier que le livre dont on parle figure dans les pages littérature (ou « Histoire d'un livre », chapeau de la page où est chroniqué *Les Années fastes*, en même temps qu'on explique ses démêlés avec la censure communiste), et non dans les pages SF. Mais j'ose y voir aussi un signe d'une imprégnation des codes SF dans la culture générale, et par conséquent, après un long processus de sublimation, d'acceptation comme élément de notre mix artistique. De quoi donner des arguments aux tenants de la fusion, finalement.

PS écrit beaucoup plus tard (26 10 2012)

J'aime bien les chroniques de Didier Pourquery quand il pourfend le ridicule des mots à la mode, et j'aimais bien ses éditos pour *M Magazine* quand il le dirigeait. Par contre, il perd une belle occasion de se taire dans *Le Monde des Livres* du 7 09 2012, à propos du dernier livre de Maurice G. Dantec qui « n'est pas un auteur de science-fiction, même s'il a écrit pas mal de textes relevant du genre » mais « un écrivain d'anticipation » qui est crédible parce qu'il met en scène « les prolongements à peine déformés de ce que nous voyons aujourd'hui ». Qu'est-ce donc que la SF pour Pourquery ? Ce que je n'ai pas lu, que je ne connais pas, et que donc je n'aime pas ? Contre l'ignorance, les batailles ne sont jamais gagnées...

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Philippe CURVAL
L'Homme qui s'arrêta
Journaux ultimes

La Volte, avril 2009, 318 p., 20 €

Un recueil de nouvelles comme celui-ci, touchant à l'intime, à la mort, aux grandes questions humaines, ne peut être qu'une réussite sous la plume de Philippe Curval.

Je me souviens de la claque incroyable qu'a été ma première lecture de cet auteur, et ce plaisir ne s'est jamais démenti. Cet ouvrage, composé de dix longues nouvelles, ne fait pas exception.

Comme point focal de ce livre, il y a la question, existentielle par excellence, de notre rapport à la mort (ce qui n'est pas une surprise quand on connaît un peu l'auteur, cf. par exemple le titre de son MACNO : *MACNO emmerde la mort ! ...*) Et chaque nouvelle en est une variation, un reprise du thème, comme en musique, pour nous inciter à poursuivre la réflexion une fois le texte terminé, de la même manière qu'une phrase musicale nous occupe parfois encore l'oreille bien après que les instruments se sont tus.

Peut-on, pour éviter la mort, s'extraire du temps afin de devenir éternel (comme dans « L'homme qui s'arrêta ») ? Doit-on préférer faire renaître ses parents, afin de toucher à une forme d'éternité (« Pourquoi ressusciter ? ») ? Et qu'en est-il de ce rapport lourd entre le sommeil et la mort (« (...) merveilleux sommeil que je baisse chaque soir comme un rideau de fer sur le reste du monde. », in : « Le Temps de la douleur », page 179) ?

Naturellement, d'autres questions surgissent, liées à l'héritage, à la mémoire, au passé... Au poids qu'ils font peser sur les épaules de chacun d'entre nous. Et comme le porte cette stèle dans la

nouvelle « La Mort au goût de chocolat » : « Le Temps passe, le Souvenir reste. », et c'est comme ça que les ennuis commencent. Car l'homme est un être de mémoire. Et ceci, même dans sa forme absolument première, comme nous le montre « Le Testament de l'enfant mort ».

Peu à peu, alors que se creuse la question de la mort, arrive la dichotomie, totalement classique et assumée, de la Nature et la Culture. Et du lieu si particulier où se rencontrent ces deux opposés : l'écriture intime (ou plutôt, comme le porte le sous-titre de ce livre, dans les « journaux ultimes »).

Là non plus, pas de grande surprise pour les lecteurs de Philippe Curval : le rôle de l'écriture reste au centre de tout. Cette nécessité du dire, alors même que l'on sait que ce sera forcément mal dit. Comme pour Samuel Beckett (voyez dans « Mal vu mal dit » ou surtout dans « pochade radiophonique »), Philippe Curval nous offre la nouvelle « Lafuma Extra Strong », ou encore ce début du « Journal contaminé » : « Pourquoi écrire ? Je n'ai, a priori, rien à dire qui concerne les autres, et me sens sinistré, peu capable de formuler mes pensées. Faut-il qu'une raison ultime aspire à m'y contraindre ? »

Mais n'ayez pas peur... Ce qu'il faut surtout dire concernant ce livre, c'est que, bien que follement intelligent, il reste absolument abordable ! Aucun besoin d'une quelconque encyclopédie à portée de main quand vous le lirez. La langue de Philippe Curval reste toujours nette, simple, directe, et frappe toujours juste.

Et si, en plus, les quelques belles trouvailles dont il a truffé son texte vous font chavirer (« un matin de chien », des « poignards laqués », et tant d'autres...), alors vous aurez atteint le centre même de ce recueil : l'être humain.

—Jérôme Charlet

Fantastique

**Guillermo DEL TORO
& Chuck HOGAN**
La Nuit éternelle
(The Eternal Night)

Presses de la Cité, novembre 2011,
394 p., 21,50 €

Les êtres humains ont perdu la guerre contre les vampires. Le Maître et ses hordes de strigoï dominant désormais une Terre où une nuit artificielle, conséquence des retombées de nombreuses explosions nucléaires, n'offre plus que quelques heures de clarté quotidienne aux derniers rebelles pour agir. Cependant, la mort du professeur Abraham Setrakian laisse ces derniers sans véritable chef et sans grand espoir de vaincre les armées vampiriques du Maître. La clé d'une victoire, fut-elle à la Pyrrhus, réside très certainement dans les pages de *l'Occido Lumen*, un livre que nul encore n'a pu entièrement décrypter.

Ultime volet de la trilogie vampirique concoctée par Guillermo Del Toro et Chuck Hogan, *La Nuit éternelle* propose de découvrir un monde où les suceurs de sang imposent leur domination sur la race humaine. Proie naturelle des vampires, les hommes et les femmes, à commencer par ceux dont le groupe sanguin est B positif, sont transformés en bétail, dans des camps administrés par d'autres êtres humains, pour produire assez de nourriture pour les strigoï. La trahison est ainsi l'un des thèmes centraux de ce récit où certains sont prêts à toutes les bassesses pour survivre, à l'exemple du docteur Everett Barnes, l'ancien supérieur d'Ephraïm Goodweather au CDC devenu chef de camp pour le Maître, ou d'Alfonso Creem, l'ex-chef du gang des Saphirs transformé en informateur par le Maître. Eph lui-même est tenté par la trahison qui lui permettrait de retrouver son fils, Zack, retenu captif par le Maître.

Le monde placé sous domination

vampirique tel que Del Toro et Hogan le décrivent n'est pas sans rappeler les sombres heures de l'Histoire avec les camps de travail et d'extermination nazis. D'autres auteurs ont également envisagé une Terre asservie par les suceurs de sang, sans une référence historique aussi évidente, à l'exemple des frères Peter et Michael Spierig dans leur film *Daybreakers* (2009), où les derniers humains sont utilisés comme réservoirs vivants de sang dans de véritables usines.

Le Maître est bien évidemment le personnage central de ce dernier opus, Nemesis de l'espèce humaine, et le voile est enfin levé sur ses origines. On découvre également la nature exacte de Quinlan, le chasseur-vampire des défunts Aînés. Il se révèle être l'Enfanté, le seul suceur de sang né vampire, puisque contaminé alors qu'il n'était encore qu'un fœtus dans le ventre de sa mère mordue par le Maître, encore jeune et imprudent. Sans être la copie conforme de *Blade*, le héros de bandes dessinées dont Guillermo Del Toro a porté les exploits sur grand écran (*Blade II*, 2002), il y a d'évidents traits communs entre ces deux personnages taciturnes et redoutablement efficaces au corps à corps contre leurs demi-frères les vampires.

Mêlant plusieurs influences, la trilogie de Guillermo Del Toro et Chuck Hogan se conclut de manière héroïque, le sacrifice de certains personnages permettant à la vie de reprendre un cours normal sur une planète définitivement débarrassée de la menace vampirique. Cette fin, somme toute fort classique et sans réelle surprise, fait partie des seuls reproches que l'on puisse faire à ce scénario plein d'action qui n'attend plus qu'une adaptation¹ sur grand écran en 3D et son surround.

—Philippe Paygnard

1. Si la version cinématographique de la trilogie cosignée par Guillermo Del Toro et Chuck Hogan n'est pas encore d'actualité, les premiers épisodes de la version bandes dessinées de *The Strain* (La Lignée) viennent de paraître chez l'éditeur américain Dark Horse Comics, scénarisés par David Lapham et mis en images par Mike Huddleston.

Science Fiction

**Jean-Claude
DUNYACH**

Les Nageurs de sable

L'Atalante, « La Dentelle du
Cygne », mai 2003, 126 p., cat. 0

Que *KWS* chronique des vieilleries, vous devez en avoir pris l'habitude. Mais, quand même, fichtre, direz-vous, cela fera bientôt dix ans que le livre est sorti, et il ne contenait presque rien de neuf : c'est même des volumes de l'édition systématique des nouvelles de Jean-Claude Dunyach le moins utile à l'amateur éclairé muni d'une bibliothèque décentement fournie, puisque quatre récits sur sept avaient déjà été publiés (ou repris) dans le recueil *Autoportrait* (Denoël, « Présence du Futur » n° 415) en 1986. Et sur les trois restant, deux sont de brefs divertissements. Mais l'édition des nouvelles de Dunyach, si elle n'est ni exhaustive — l'auteur, heureusement, est toujours vivant et productif — ni chronologique, est néanmoins systématique, et notre ami Dominique Martel ne l'est pas moins. Ce volume était le seul à ne pas avoir été chroniqué dans les pages de *KWS*, il en résultait pour l'hémi-Quarante Deux une pénible sensation de dent creuse et d'inachevé. C'était une commande : je m'exécute, toujours attentif aux desiderata de notre partenaire (admiré et respecté, à qui nous devons la présence de *KWS* sur le web).

Que faut-il donc savoir sur ce recueil ? D'abord qu'on y trouve deux jalons, les textes qui en 1983 ont sur le champ imposé Dunyach comme un créateur majeur de la SF française : « Les Nageurs de sable » (première publication de l'auteur, dans *Fiction*) et « Détails de l'exposition » (paru dans *Univers* 1983). Le premier est thématiquement sans surprise : une petite colonie humaine se

retrouve isolée sur une planète lointaine, essentiellement minérale, et ses enfants, les derniers qui naîtront, devenus adolescents, s'adaptent au milieu avec des fortunes diverses. L'intrigue SF se double d'un triangle amoureux, et l'histoire d'amour du narrateur avec les dunes du désert (plus qu'avec Judith) se double de descriptions quasi-brussoliennes, truffées de digressions à l'imparfait (« il s'était mis à regarder le sable de plus en plus en souvent... », p. 14) et d'échanges de rôles entre organique et minéral. Mais Dunyach a toujours beaucoup plus ciselé l'expression de ses délires, et beaucoup plus diversifié les sources de ses phantasmes. Et la fin de ses textes est, en général, surprenante.

« Détails de l'exposition » relève, à mon sens, de la classe au-dessus : écrit comme une critique d'exposition d'une forme d'art nouvelle, consistant à créer des univers parallèles pour en extraire des tranches temporelles, il passe en revue quelques points saillants de notre Histoire, révélée comme création tragique d'un artiste génial et cynique. Ce texte me donne la chair de poule chaque fois que je le lis, et se distingue d'une bonne partie de la production de son auteur par l'absence de toute intrigue sentimentale.

Tout au contraire, « Dans les jardins Médicis » est une histoire romantique totalement assumée, de ses deux personnages (une ex et son amoureux transi) jusqu'à ses lieux — les jardins du titre, bien entendu, mais aussi Venise, engloutie et boueuse à son émergence des eaux, piège et objet de visite archéologique, mais Venise néanmoins. L'attrait du texte vient de son traitement neurologique : la belle a vendu sa mémoire. Non seulement elle effacé physiquement de son esprit l'amoureux qu'elle avait déjà rayé de sa vie, mais elle est devenue, à cause de l'opération, incapable d'assimiler de nouveaux souvenirs. Elle se retrouve ainsi dans la situation de bien réels patients d'Alzheimer qui ne sont plus capables de lire parce qu'ils oublient le début d'un paragraphe une fois arrivés à

la fin ; et son état, comme celui de la relation embryonnaire que son ex essaye de reconstruire, est symbolisé par ses aller-retours dans sa lecture. Belle mise en abyme.

Le reste du recueil est sur un mode plus léger. « L'automne de la Cathédrale » était paru sous forme de l'affiche du festival d'Amiens, cela en limite la longueur et en définit la figure centrale. Moins surprenant, donc, mais ingénieux. « Flying Romani's » postule des gens du voyage installés semi-clandestinement au cœur des aéroports. On sent que Dunyach avait déjà passé plus qu'il ne fallait de temps dans de tels endroits à ce point (précoce) de sa carrière d'ingénieur. Mais je reste peu convaincu. Il faudra que je relise ce texte sur les bancs d'une salle d'embarquement de Blagnac. « Cent mille fleurs pour le Président Moâ », le seul inédit de l'étape, dépasse le stade élémentaire de l'humour pour atteindre à la satire mordante. Sans toutefois être aussi bien tourné que les plus explosives des pochades dunyaciennes. Enfin « L'Orchidée de la nuit », un des récits les plus longs, avait été écrit pour l'anthologie de steampunk *Futurs Antérieurs* et présente toujours l'avantage de se situer dans un cadre original : Toulouse à la fin du 19^e siècle, avec ses propres célébrités, même si Sir Arthur Conan Doyle et le professeur Challenger jouent des rôles de premier plan. L'auteur joue sur son propre terrain, et ça se sent : il nous offre un divertissement de première qualité, dans lequel il sait aussi abandonner son propre style pour pasticher celui de la littérature d'aventure de l'époque.

On ne peut passer sous silence l'écriture. Je la trouve parfois précieuse, mais l'agacement est toujours éphémère, et cède au plaisir. On sent que le texte a été travaillé et retravaillé. On le voit, au demeurant : chaque réédition a son lot de corrections dans le texte, légères et peu nombreuses comme on s'en doute pour une écriture déjà pesée au milligramme près, concernant surtout la ponctuation (virgules, parenthèses, retours de

paragraphe...) et quelques mots de temps à autre. Pas toujours à bon escient : le titre original « Flying Romanis », qui avait un sens, est devenu « Flying Romani's », affublé d'une apostrophe agrammaticale (Dominique va sûrement se demander s'il faut classer le texte comme une œuvre différente :-)).

Je n'ai relevé qu'un changement plus significatif : l'édition 2003 de « Détails de l'exposition » s'écarte de ses prédécesseurs de 1983 et 1986 dans la conclusion du texte. Où l'original disait « [l'artiste] compte profiter de l'état de tension qui est apparu pour mettre un point final à sa création avant sa mort qu'il sait toute proche », la version nouvelle ajoute que la proximité de la mort pousse l'artiste à s'inspirer de la religion et qu'il va « mettre un point final à sa création, dont les fanatiques de tout bord constituent désormais les personnages centraux. » Et là où l'original s'achevait sobrement par « *Visions de la guerre totale* », la nouvelle version ajoute le mot « *Jihad* ». Excès d'*aggiornamento* : j'en ai été incité à vérifier. Evidemment, 2001 est passé par là. Mais « Détails de l'exposition » reste un grand texte, qui n'avait pas besoin de telles coquetteries. Que ces peccadilles ne vous empêchent pas de vous procurer ce chaînon clé de l'édition des nouvelles de Jean-Claude Dunyach.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Claude ECKEN

Au réveil il était midi

L'Atalante, mars 2012, 318 p.,
cat. 3

Claude Ecken est un homme qui travaille beaucoup plus qu'il ne le laisse à voir. Pour l'avoir souvent croisé, je peux témoigner de la quantité quasi suicidaire

de documentation et d'attention qu'il apporte à chacun des projets dont il accepte de relever le défi — que ce soient des textes pour une exposition ou un article d'encyclopédie, sans parler des chroniques de livres ou des textes littéraires que vous connaissez sans doute mieux.

Voici donc un livre qu'on ne sait classer, mais qu'il ne faudrait pas négliger. C'est un recueil de nouvelles, mais toutes ont été écrites expressément pour le livre et doivent se lire dans l'ordre donné. C'est de la SF, mais vous noterez que L'Atalante ne le fait pas figurer dans sa collection de SF, « La Dentelle du Cygne », et ne mentionne pas une fois en quatrième de couverture qu'il pourrait être question du futur. C'est pourtant situé explicitement dans le futur, même si ce futur se raccorde directement au présent de l'écriture — les derniers mois du mandat présidentiel de Nicolas Sarkozy, pour être précis, et l'auteur a accéléré son rythme de production, d'ordinaire posé, pour permettre une sortie de l'ouvrage avant les élections présidentielles : pari tenu².

En ouverture du livre, Ecken le dédie à sa compagne Françoise, et (entre autres) à « son engagement ». Cet engagement, sous des formes diverses, l'a toujours mis en contact (et Claude aussi, souvent) avec les gens qui, d'une façon ou d'une autre, sont rejetés par notre société ou n'y trouvent pas leur place. Echec éducatif, misère, petite délinquance, nous savons ces malheurs souvent liés. *Au réveil il était midi* part du détail de la réalité concrète de l'exclusion (et des remèdes insuffisants qu'on tente de lui apporter) pour extrapoler, à peine, vers une société chaque année plus pervertie par une réponse sécuritaire à ses propres maux.

Un livre militant, écrit vite : on croit tenir la recette d'un volume imbuvable. Et non. Le recueil se lit fébrilement, avec une certaine horreur bien entendu, mais aussi avec le plaisir que procure l'écriture bien

2. Bien entendu, nous le chroniquons trop tard en un sens : mais vous avez l'habitude de KWS, maintenant...

faite, qui pratique à l'occasion un peu de recherche formelle (les clins d'œil à Ballard dans « La ville de cristal », l'usage de la deuxième personne du singulier dans « La petite fille entre deux mondes », l'introduction rythmée par des phrases d'un mot dans « La foire aux palabres »...)

« Sparadrap et bouts de ficelle » est un texte central dans le recueil, par sa position, par sa longueur (avec une soixantaine de pages, il doit arriver en premier, même s'il est suivi de près par « La morale de l'Histoire »), et par sa structure : le personnage central est une mère de famille jetée à la rue par la coïncidence des malchances (licenciement par un patron véreux, séparation d'avec un mari vindicatif), mais qui n'est vue que par l'œil des différents employés de services sociaux, agents de sécurité, ou bénévoles associatifs à qui elle s'adresse au cours d'une journée désespérante (avec quelques scènes en coulisses où l'on apprend, entre autres, comment les services de l'Etat peuvent briser les reins à une association d'utilité publique en semblant la soutenir : on sent ici le poids de l'expérience vécue). Pourtant, le personnage central ne cède pas au désespoir, et le texte, à serrer la gorge, se conclut sur une note curieusement optimiste.

Ce rayon d'optimisme dans la galère, parfois apporté par l'humour, se retrouve ça et là dans le livre ; si la professeur de « La morale de l'Histoire » se trouve injustement sanctionnée par sa hiérarchie (moins compétente qu'elle) à cause des manigances d'un parent d'élève malhonnête mais influent, elle arrive à une sorte de réconciliation avec son propre passé ; si le retraité tranquille de « Je vous apprendrai la haine » se retrouve arrêté et maltraité par la police pour un pur délit d'opinion, il se retrouve en cellule avec un de ces rappeurs de son immeuble qu'il n'apprécie guère et entame avec lui une fructueuse collaboration artistique ; même le petit Amadou, dont le foyer, un immeuble squatté, vient d'être détruit, retrouve la joie sans besoin de la

cellule de Soutien Psychologique qui donne son titre au texte.

Il y a dans ce livre des textes tirés directement de l'actualité immédiate, comme « La foire aux palabres », qui imagine la réaction, digne et cultivée, du Sénégalais insulté en public et en direct sur un marché par Nadine Morano (non nommément citée, mais copiée de près). D'autres extrapolent des mesures bien connues, comme « Pierre Martino, un cas », situé dans un futur un peu plus lointain où le repérage de la pré-délinquance conduit — et le spécialiste de la chose en est fier — à pré-destiner un individu au crime. Au fur et à mesure qu'on avance dans le livre, on avance dans le temps, et « La ville de cristal » (sur les dérives et les impasses nécessaires de la vidéosurveillance) et « 2021 » (description fantasmée d'une utopie patronale) sont plus clairement de la SF, en ce sens qu'ils font appel à des technologies qui ont une enjambée d'avance sur l'état actuel des choses (on espère). De façon générale, j'ai moins aimé les textes déclamés d'un jet, sans personnages, que sont « Schizonoïa » ou « Asphyxie » — mais ils ne pourraient sans doute pas être omis du recueil sans en perturber l'économie générale.

On peut s'interroger sur le statut d'un tel livre. S'il s'agit d'une charge destinée à changer un résultat électoral, elle arrive trop tard, ou portée par un éditeur trop peu puissant, pour avoir un effet mesurable (il n'y a qu'un *Indignez-vous !*, de même qu'il n'y a qu'un *Code De Vinci*, et ça n'a rien à voir avec la morale ou la qualité littéraire...) Il aurait fallu pour donner de l'importance au livre, qu'il échoue dans un premier temps, et que le président sortant emporte la réélection. Soyons sérieux. Les changements électoraux sont des rides à la surface du lac de la société. Ils ont leur importance, ils auront des effets cumulatifs, mais les tendances lourdes sont longues à changer (par définition même). Et ce livre accomplit la tâche de la bonne SF : nous tendre un miroir déformant, nous

soumettre une anamorphose rigoureuse et émouvante de notre société. Pour cela, on le lira encore longtemps, ou du moins il faut le souhaiter.

—Pascal J. Thomas

Fantastique

Joe HILL
Le Costume du mort
(Heart-Shaped Box)

Livre de Poche, n° 31553,
octobre 2009, 442 p., 7,50 €

Dans le monde du gros rock qui tache, Jude est une légende vivante, le seul rescapé vieillissant d'un groupe mythique. Depuis la fin de ce groupe, il n'a rien sorti, rien produit, rien enregistré. Ça ne l'empêche pas de posséder encore une aura dans le petit monde des groupies goths qui traînent encore autour de lui, et de lui permettre, le cas échéant, de ne pas dormir seul.

Il les collectionne donc, mais chacune d'elles reste un peu plus longtemps qu'une ou deux nuits. Quelques mois le plus souvent, parfois un peu plus, mais à peine.

Ce qu'il collectionne aussi, ce sont les objets bizarres et glauques, autant pour son aura dans le milieu que parce que, quelque part, il y a pris goût. Et c'est l'achat d'un costume, livré avec son fantôme, qui va tout déclencher.

Le livre fourmille de bonnes idées, de trouvailles, de vrais personnages, campés avec brio. Leur point commun ? Ils ont tous, à un niveau ou à un autre, une fêlure, un passé pesant, une tristesse qui les alourdit. Dès les premières pages, le roman attrape le lecteur, et promet beaucoup.

Comment ? Grâce aux personnages, justement. À cette collection d'objets, aussi. Au portrait au scalpel qu'il donne de l'underground musical américain.

Une fois l'engrenage en place, d'une main de maître (et avec un sens de l'effrayant vraiment très impressionnant), on piaffe d'impatience ! Et là, plus rien... Bien sûr, le roman continue sur un bon rythme, dans une mécanique sans faille. Mais pas ce fantastique magnifique et improbable qui nous avait été promis à la lecture du début de l'ouvrage. Au contraire, même. Le roman, dirait-on, s'assagit. Rentre dans le rang.

De l'explosion d'idées promises, nous n'avons qu'un pétard un peu mouillé.

Bien sûr, le roman reste un bon roman, se lisant facilement et avec un certain plaisir, mais, une fois terminé, il nous reste un goût un peu amer dans la bouche, comme si les promesses faites au lecteur n'avaient pas été tenues.

Il y a quelques longueurs, de répétitions. Des éléments sous-exploités, comme cette fameuse collection d'objets, oubliée dès les premières pages. Des petites choses, petits grains de sable de rien du tout, mais qui, mis bout à bout, finissent par gêner un peu le plaisir.

Joe Hill a reçu le Bram Stoker Award du meilleur premier roman en 2007, et personnellement, j'ai lu des premiers romans bien plus excitants...

Bien sûr, la lecture de ce *Costume du Mort* n'est pas à éviter. Et même, je vous la conseille même. Mais juste pour passer un bon moment, en connaissance de cause.

C'est un bon roman qui promettait tellement plus !

—Jérôme Charlet

une seconde opinion...

Après avoir été une véritable star du rock, Jude Coyne profite de sa retraite dorée et de son temps libre pour s'adonner à ses passions. Parmi ces dernières, il en est une plutôt étrange puisque Jude collectionne des objets aussi improbables que la véritable confession d'une sorcière, l'échiquier de l'occultiste Aleister Crowley et un authentique *snuff movie*. Aussi, lorsque Danny Wooten, son

fidèle assistant, a vent de la mise aux enchères d'un fantôme sur Internet, Jude ne peut résister. Il ne sait pas encore que cet achat risque de l'emporter, lui et ses proches, au plus profond de l'enfer.

Depuis toujours, les histoires de fantômes constituent l'un des thèmes classiques de la littérature fantastique et les plus grands auteurs du genre s'y sont frottés au moins une fois dans leur carrière. Au panthéon des récits de revenants, on trouve bien évidemment l'incontournable *Tour d'écrou* de Henry James, maintes fois adapté au cinéma, mais il y a aussi l'excellente nouvelle « La Maison du juge » de Bram Stoker, le créateur de *Dracula*, ainsi que *La Maison hantée* de Shirley Jackson, sans oublier les romans *Shining* et *Bag of Bones* de Stephen King. Bien d'autres encore mériteraient d'être cités. Et voici qu'un parfait inconnu, un certain Joe Hill, s'attaque à son tour à cette thématique en livrant ce qui ressemble, au premier abord, à une très traditionnelle histoire de vengeance par-delà la mort. On découvre un fantôme dont l'esprit n'est pas rattaché à un lieu, comme dans la majorité des récits du genre, mais à un objet. Il s'agit ici du costume noir dont Jude Coyne fait l'acquisition sur Internet, le costume d'un mort. Celui-ci constitue ainsi le véhicule parfait permettant au fantôme d'approcher sa victime, Jude, et ses proches, Danny et Georgia, pour les hanter et les conduire jusqu'au trépas. Par ailleurs, comme beaucoup d'autres revenants du 20^e siècle, ce spectre se révèle capable d'utiliser les technologies les plus récentes, comme la radio et la télévision, afin de hanter ses proies en tous lieux et à tout instant. En outre, ce dernier a conservé certaines des capacités exceptionnelles qu'il possédait de son vivant, à commencer par un étrange don pour l'hypnose dont il se sert contre ses victimes pour les inciter à se donner la mort.

Faisant fi de tout classicisme, *Le Costume du Mort* n'hésite pas à déroger à

un bon nombre de règles traditionnelles du sous-genre spectral. Ainsi, alors que, dans la grande majorité des histoires de fantômes, le revenant est une victime, souvent innocente, qui se venge de ses bourreaux et de leur lignée sur au moins sept générations, le fantôme du Costume du Mort est loin d'être innocent et n'était nullement une victime de son vivant, tout au contraire. Le roman de Joe Hill est également en rupture avec la classique unité de lieu qui fait de la plupart des histoires de fantômes des huis clos situés, le plus fréquemment, dans une maison hantée, puisque son *Costume du Mort* prend rapidement des aspects de *road movie*, lançant sur les routes des États-Unis, de l'état de New York jusqu'à une Floride pas si ensoleillée que cela, les victimes potentielles que sont Jude et Georgia, impitoyablement traqués par le spectre vengeur. Pourtant, les deux fugitifs ne cherchent pas leur salut dans une échappée qui se révélerait sans espoir face à un être aussi immatériel que malfaisant, mais ils tentent, ensemble, de découvrir qui leur a envoyé ce funeste esprit et de comprendre pourquoi.

Reste que la plupart de ces entorses au canon du genre n'ont rien de réellement révolutionnaires. En effet, depuis la première histoire de fantôme qui remonte à l'Antiquité, les innombrables narrateurs de récits de revenants ont déjà eu l'occasion de tenter toutes les variations possibles et imaginables dans des nouvelles, romans, bandes dessinées, films ou épisodes de séries télévisées. Donc, au-delà de ces quelques altérations, ce qui donne réellement tout son charme, parfois vénéneux, et tout son intérêt au roman de Joe Hill, ce n'est peut-être pas le duel opposant Coyne au fantôme, mais plutôt la relation purement humaine qui se développe et qui évolue lentement entre Jude et celle qui n'était qu'une groupie comme les autres et que, bientôt, il n'appellera plus Georgia. Ainsi, même s'il plonge ses personnages au cœur d'une situation extraordinaire et fantastique, le jeune romancier prend tout le temps

nécessaire pour rendre attachant ces deux êtres au passé tourmenté qui se dévoilent petit à petit et prennent véritablement corps et âme au fil des pages, bien au-delà des clichés de la rock star retraitée et de sa copine gothique tels qu'ils apparaissent dans les premières pages du livre.

Avec ce premier roman totalement maîtrisé, Joe Hill entre de plain-pied dans le cercle des meilleurs auteurs fantastiques, ceux qui parviennent à faire trembler et à émouvoir, en quelques pages. Depuis la publication française de son *Costume du Mort*, d'autres œuvres du jeune romancier ont été traduites : son recueil de nouvelles *20th Century Ghosts* (*Fantômes – Histoires troubles* chez JC Lattès en 2010), son second roman, *Horns* (*Cornes* chez JC Lattès en 2011), ainsi que l'excellente série de bandes dessinées qu'il scénarise pour le dessinateur Gabriel Rodriguez, *Locke & Key* (chez Milady Graphics depuis 2010). On a accessoirement appris qu'il était le fils d'un très célèbre écrivain, ce qui tendrait à prouver que le dicton « bon sang ne saurait mentir » reste encore d'actualité dans certains domaines.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Joe HILL
Cornes
(Horns)

Jean-Claude Lattès,
septembre 2011, 412 p., 22 €

Accusé du viol et du meurtre de Merrin Williams, sa petite amie et le seul amour de sa vie, Ignatius « Ig » Perrish a évité le procès qui aurait pu tout aussi bien l'innocenter que le conduire en prison lorsque les preuves recueillies sur le lieu du crime se sont envolées en fumée dans l'incendie du laboratoire chargé de les analyser. Pourtant, il sait bien qu'il est innocent de ce crime horrible, mais il est

bien le seul à le croire, car sa famille, comme la majorité de ceux qui se disaient ses amis, lui ont tourné le dos le pensant coupable. Et voici qu'après une soirée de déprime bien trop arrosée, Ignatius se réveille avec une très naturelle gueule de bois et une paire de cornes plutôt surnaturelle. Bizarrement, nul ne semble prêter une réelle attention cette étrange ramure, cependant toutes les personnes qui approchent d'Ignatius ne peuvent s'empêcher de lui confier leurs secrets les plus intimes et leurs envies les plus inavouables, comme si ces cornes avaient le pouvoir de faire tomber toutes leurs inhibitions.

Après une histoire de fantôme mêlant classicisme et modernité (*Le Costume du Mort*) et une collection de nouvelles de la plus grande variété (*Fantômes – Histoires troubles*), Joe Hill réinvente les histoires de possession et de réincarnation démoniaque en transformant son pauvre héros en véhicule d'un Diable qui a pour unique pouvoir celui de révéler les vérités cachées, celles qui sont la honte de l'humanité. Grâce à ses cornes, Ig apprend ainsi que sa mère qu'il adorait ne l'a jamais aimé et lui préfère depuis toujours Terry, son frère, animateur vedette à la télévision. Il découvre également que Lee Tourneau, celui qu'il prenait pour son meilleur ami, est le violeur et l'assassin de Merrin, et, pire encore, que Terry a été le témoin involontaire de ce crime horrible et qu'il n'a rien dit, même lorsque Ig était injustement accusé. Mais surtout, Ig apprend à ses dépens que ce n'est pas parce que l'on dispose certains attributs du Diable que l'on est naturellement aussi diabolique que lui, même si l'on peut très facilement le devenir.

Malgré ses cornes et son physique de plus en plus diabolique au fil des pages, Ig Perrish est certainement le personnage le plus franc et le plus honnête du roman de Joe Hill. Il n'est finalement qu'un simple révélateur de la noirceur de l'âme humaine. Face à lui, tout le monde, qu'il soit policier, médecin, curé, bonne sœur, père, mère ou simple petit enfant, révèle

ce côté obscur habituellement dissimulé sous cette fine couche de vernis civilisé qui permet de policer les relations humaines. Et même si Ig Perrish est le malheureux héros de *Cornes*, plusieurs chapitres du roman de Joe Hill sont entièrement consacrés à Lee Tourneau, présenté comme le meilleur ami d'Ig, mais aussi comme son rival amoureux auprès de Merrin et enfin comme le violeur et l'assassin de cette dernière. Ces quelques pages sont d'autant plus effrayantes qu'elles placent le lecteur en situation d'empathie potentielle avec cet être capable du pire, dévoilant sa vision totalement déformée de la réalité à travers des pensées totalement perverties par une mythomanie chronique et une folie naissante.

Plus qu'un roman fantastique, Joe Hill livre ici, un peu à la manière d'un épisode de la série télé *La Quatrième dimension*, mais avec cette dose de réflexion supplémentaire que permet le format livresque, une fable dont la morale se révèle des plus terrifiante. Sa narration, très cinématographique, a d'ores et déjà attiré l'attention d'Hollywood et le nom du Français Alexandra Aja (*Haute tension, Piranha 3D*) a été cité comme réalisateur potentiel.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Clemence HOUSMAN

Ombre Blanche

suivi de

La mer inconnue

(The Were-Wolf &

The Unknow Sea)

Le Pré aux Clercs,
septembre 2011, 187 p., 19 €

isolée ont repris leurs habitudes hivernales, chacun s'occupant pour attendre le printemps. C'est donc avec une grande surprise qu'ils reçoivent la visite d'une parfaite inconnue. Vêtue de blanc des pieds à la tête, cette femme à la beauté glaciale se présente à eux sous le nom d'Ombre Blanche et dit s'être perdue dans la campagne couverte de neige. Alors que tous tombent sous le charme vénéneux de cette visiteuse impromptue, Christian, qui revient d'une longue chasse à l'extérieur de la ferme, se méfie de cette créature qui fascine les hommes, y compris son frère jumeau Sweyn. Il ne peut que constater que son arrivée coïncide avec la présence d'un loup dont il a longuement suivi les traces. Sa méfiance se transforme en réelle défiance lorsqu'un des enfants de la ferme disparaît brutalement.

Écrit à la même époque (1896) que le célèbre *Dracula* de Bram Stoker, ce court récit est l'œuvre de Clemence Housman et son titre original, *The Were-Wolf*, indique avec clarté quelle créature fantastique se trouve au centre de cette histoire, le loup-garou. Grâce à la postface de Jean-Pierre Dionnet, mêlant érudition et anecdotes personnelles, on en apprend un peu plus sur l'auteur d'*Ombre Blanche*. Car celle qui, en à peine quatre-vingts pages, parvient à planter le décor de cette ferme isolée par l'hiver, à rendre attachant le petit Rol qui sera la première victime de la créature, à mettre en évidence les relations complexes de haine et d'amour qui unissent Christian et son frère Sweyn, et qui crée, avec Ombre Blanche, un fascinant personnage de loup-garou, est loin d'être aussi connue que Bram Stoker. Née en 1861, Clemence Housman est une femme atypique au cœur de la société victorienne. Au lieu de se marier et de devenir une bonne mère de famille, elle fait preuve d'indépendance en devenant illustratrice et romancière dont le talent est remarqué par Howard P. Lovecraft dans l'un de ses ouvrages critiques. Elle va même au-delà en participant activement au mouvement des suffragettes.

Coupés du reste du monde par le froid et la neige, les habitants de cette ferme

Malgré une fort jolie couverture, due au talent de Pascal Croci (à qui l'on doit également les versions BD de *Dracula* et d'*Elizabeth Bathory* des Éditions Emmanuel Proust), et les nombreuses gravures cosignées par Clemence Housman et son frère Laurence qui illustrent cette *Ombre Blanche*, il convient de pousser un sérieux coup de gueule à propos de ce livre. En effet, en complément d'*Ombre Blanche*, est proposé par l'éditeur un récit de 1898 intitulé *La mer inconnue*, également écrit par Clemence Housman. On peut ainsi suivre, sur une quarantaine de pages, les aventures de Christian, un pêcheur audacieux, qui affronte les flots et rencontre une créature fascinante appelée Diadyomene. Alors que les différents éléments du récit se mettent lentement en place, l'histoire s'arrête brutalement et sans aucune explication. Un minimum de recherches sur Internet permet de découvrir que Le Pré aux Clercs ne nous offre ici la traduction que de trois des dix-sept chapitres qui composent l'intégralité de *La mer inconnue*. Une véritable hérésie.

Aussi, malgré l'indéniable plaisir qu'il y a à découvrir une auteure de grande qualité injustement oubliée, il est difficile de conseiller l'achat d'un livre qui, sans aucune note d'intention, ni la moindre justification, ne propose qu'une œuvre incomplète.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Thierry JONQUET
Vampires

Points, P2746, collection
« Roman Noir », janvier 2012,
210 p., 6,50 €

C'est une bien étrange affaire qui offre au substitut Guillaume Valjean et au docteur Pluvinage, médecin légiste de son

état et poète à ses heures, l'occasion de collaborer à nouveau. Les deux hommes vont devoir faire face à un crime d'une violence extrême puisque le ou les meurtriers encore non identifiés ont procédé, dans les règles de l'art, à l'empalement d'un être humain. Alors que le bon docteur est littéralement fasciné par ce défunt qui a connu les affres d'une lente et insoutenable agonie, le substitut tente d'interroger le seul témoin à sa disposition, un immigré clandestin roumain qui ne sait que répéter deux mots : Vlad Tepes !

Vampires est l'ultime roman écrit par le maître du roman noir que fut Thierry Jonquet. Brutalement disparu à l'âge de 55 ans, il n'a pas eu le temps de donner une conclusion à son récit, mais ce sont un prologue et six chapitres totalement aboutis que son éditeur nous offre à lire (même si offrir n'est pas le terme le plus adéquat pour décrire l'édition grand format publiée au Seuil en 2011 et vendue au prix d'un roman entier).

Noirceur et humour sont au rendez-vous de cette œuvre inachevée qui, à la lecture de ses six premiers chapitres, ne peut être cataloguée dans le genre polar, mais appartient plus certainement au fantastique. En effet, si Thierry Jonquet se livre, comme dans plusieurs de ses romans précédents, à l'art de la critique socio-politique, n'hésitant pas à grossir le trait de certains personnages et allant parfois jusqu'à la caricature comme c'est le cas des habitants des cités de banlieue dans ce roman, la plupart de ses personnages n'ont rien de conventionnel.

Ainsi, si *Vampires* peut être rattaché au genre fantastique, c'est bien évidemment à cause de son titre, mais au-delà parce que l'ensemble des membres du clan Radescu, dont Thierry Jonquet nous dresse le portrait, sont de véritables suceurs de sang. Chacun des membres de cette étrange famille trouve le moyen d'assouvir sa faim de la manière la plus discrète possible : la fille aînée, consœur et amie du docteur Pluvinage, se contente du sang des défunts qu'elle autopsie,

tandis que son frère profite des cycles menstruels des serveuses de la boîte de nuit gothique qu'il dirige.

Pour sa part, le docteur Pluvinage, médecin légiste fantasque, participe également par ses réflexions et par sa dévorante passion pour son métier, à l'humour décalé de ce roman. On peut signaler au passage que, dans la série télévisée *Boulevard du Palais*, régulièrement diffusée sur France 2 et inspirée du roman *Les Orpailleurs* de Thierry Jonquet, le comédien Olivier Saladin a donné un visage et une réelle présence à ce bon docteur Pluvinage.

Intégrant à son récit des références au personnage historique de Vlad Tepes qui servit d'inspiration au plus célèbre des vampires, le *Dracula* de Bram Stoker, mais aussi diverses théories plus ou moins scientifiques pouvant expliquer l'état de la famille Radescu, il est bien évidemment difficile de savoir si Thierry Jonquet allait conduire son récit vers plus d'horreur ou amener une conclusion plus réaliste. Sous sa forme incomplète, *Vampires* est et reste un demi-roman fantastique dont la lecture laisse un cruel goût d'inachevé et c'est bien dommage.

—Philippe Paygnard

Fantastique

**Jean-François
KIERZKOWSKI**
Le Bibliomane

Les Perséides, juin 2010,
183 p., 16 €

C'est presque par hasard que j'ai découvert cet auteur. Discutant avec l'éditeur (qui est un ami), il m'a mis un jour entre les mains le premier roman de Jean-François Kierzkowski, *Grande Faim*, en me disant qu'il fallait absolument que je le lise... Et depuis, je ne rate aucun de ses romans.

Le Bibliomane est le troisième roman adulte de cet auteur (et, pour moi, le plus fascinant et le plus intéressant qu'il ait écrit). Utilisant la technique du personnage-point-de-vue stricte, *Le Bibliomane*, c'est le parcours d'un homme. Travaillant dans une imprimerie, il perd son pouce en massicotant un livre. Il va trouver un nouvel emploi chez... un bibliophile, mais un bibliophile assez particulier. Ce collectionneur compulsif (fou ?) lui demande de découvrir, au sein de sa maison-bibliothèque, qu'un domestique passe son temps à arroser d'insecticide, un livre. Un seul et unique livre. Et surtout, surtout, de le détruire.

Mais ce livre n'est-il, justement, qu'un simple livre ? Et ce travail est-il si inoffensif que cela ?

Ce roman est une véritable plongée dans la folie. Folie bien sûr de ce collectionneur, qui, comme tout accumulateur compulsif, possède une part de dérangement mental (dérangement qui se ressent également dans les absolument incroyables règles qui régissent le rangement de sa bibliothèque). Folie du domestique, qui, en guise de préalable à l'entretien d'embauche du personnage, lui demande s'il veut prendre un bain (et ce n'est pas là la moindre des bizarreries qu'il montrera). Folie surtout du personnage principal, qui fait glisser peu à peu le lecteur dans sa propre folie, par ricochet, à travers la manière même dont le roman est écrit.

Mais *Le Bibliomane* ne s'épuise pas avec ce simple angle de lecture. Il nous interroge aussi sur des sujets aussi divers que la culture et son accueil, sur l'évolutionnisme, sur ce que cela signifie réellement que de publier, que d'écrire, que de donner à lire, et bien plus, que de recevoir un texte. Sur les relations humaines et amoureuses, également...

Bref, voilà un très bon roman, vraiment excellemment écrit (et que l'on découvre aussi extrêmement documenté), que je recommande plus que très chaudement.

Mais attention : une fois que vous aurez goûté à la prose de Jean-François Kierzkowski, vous ne pourrez vous empêcher de guetter le suivant : cette bibliomanie est un virus bien pervers...

—Jérôme Charlet

<http://lesperseides.fr/>

Fantastique

Stephen KING
***Nuit noire, étoiles
mortes***

(Full Dark, No Stars)

Albin Michel, mars 2012, 484 p.,
22,90 €

Après les nouvelles de *Juste avant le crépuscule (Just After Sunset)* et le roman-fleuve *Dôme (Under the Dome)*, les Éditions Albin Michel nous proposent, avec ce recueil intitulé *Nuit noire, étoiles mortes*, une nouvelle expédition dans les obscures contrées de l'imaginaire de Stephen King.

Composé de quatre novellas, ces longues nouvelles parfois plus proche du roman que du texte court, ce livre est définitivement dominé par une terrifiante noirceur.

Ainsi, la première histoire de *Nuit noire, étoiles mortes* s'intitule « 1922 ». Elle prend la forme d'un long texte écrit à la première personne, triste confession de Wilfred Leland James, un fermier du Nebraska. Dès les premières lignes, cet homme avoue avoir tué sa femme, en 1922, avec l'aide de son fils, dans le but de sauver sa ferme. Sombre récit où Stephen King invoque les esprits de la tragédie au sens classique du terme, mais aussi celui d'Edgar Poe (même si les rats remplacent ici le célèbre chat noir), afin de démontrer que le poids de la culpabilité peut être la pire des punitions.

Le thème de la vengeance est au rendez-vous de « Grand Chauffeur » (« Big Driver ») qui permet de retrouver un type de héros récurrent dans l'œuvre de Stephen King : un romancier. Dans cette novella, il s'agit plus exactement d'une romancière, Tess Jean, qui signe avec bonheur les investigations littéraires du Club des Indémaillables. Revenant d'une conférence, elle est agressée par un chauffeur routier qui la viole et la laisse pour morte. À deux pas de la folie, Tess fait le choix, ô combien hasardeux, de mener sa propre enquête pour identifier celui qu'elle a baptisé Grand Chauffeur afin d'empêcher ce dernier de récidiver. Le seul point dérangent de cette histoire est que, malgré les doutes exprimés par Tess, on ne peut qu'adhérer à sa vendetta meurtrière contre un monstre tel que Grand Chauffeur.

« Extension claire » (« Fair Extension ») ne peut se dérouler que dans l'univers de Stephen King et tout particulièrement dans la ville de Derry, celle où prit place l'affrontement du Bien et du Mal décrit par l'auteur dans *Ça (It)*. Dans cette ville fictive du Maine, tout est possible. Ainsi, il n'est pas surprenant que Dave Streeter, atteint d'une forme de cancer incurable, puisse rencontrer un homme tel que George Dabiel (George Elvid en V.O.) capable de lui proposer une extension de vie d'une quinzaine d'années en échange de 15 % de ses revenus et du nom d'un remplaçant pour récupérer tous ses malheurs à venir. Même s'il louche ici du côté de Faust, Stephen King le fait avec une bonne dose d'humour noir.

Nuit noire, étoiles mortes se termine avec « Bon ménage » (« A Good Marriage »), une novella véritablement angoissante par son réalisme qui met en scène Darcy Anderson, une mère de famille qui, après vingt-sept ans de mariage et deux beaux enfants, découvre qu'elle ne connaît rien de l'homme qui partage sa vie et qui se révèle être un terrifiant tueur en série.

Avec *Nuit noire, étoiles mortes*, Stephen King offre à lire un recueil qui, derrière une certaine variété apparente, unit quatre textes autour des mots-clés que sont culpabilité et châtement. De la belle ouvrage, excellemment traduite par Nadine Gassie déjà responsable de l'adaptation française de *l'Histoire de Lisey (Lisey's Story)* parue en 2007 chez Albin Michel.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Loïc LE BORGNE
Le Bout du monde

Syros, « Soon », octobre 2010,
337 p., 16,20 €

Âgé de quinze ans, Nash est un adolescent comme les autres. Dans la société presque parfaite qui caractérise Omega et les autres planètes de l'Ensemble, il s'ennuie et finit par faire quelques bêtises qui attirent l'attention sur lui. Pour lui éviter une punition plus sévère, sa mère parvient à l'intégrer à la prochaine mission des Explos, des boys scouts de l'espace, qui visitent les mondes encore protégés des progrès technologiques et de l'industrialisation. Hélas, la navette qui emmène les jeunes explorateurs vers la planète Toy est victime d'un dramatique accident dont Nash est l'unique survivant. Secouru par Burril, un vieil autochtone bourru, le jeune garçon va devoir s'adapter à la vie rustique de ce monde perdu.

Le Bout du monde se présente comme un très classique roman initiatique où le jeune héros, subissant toute une série d'épreuves (séparation d'avec sa mère, accident de navette, mort de ses compagnons de voyage...), est contraint de passer en peu de temps de l'insouciance de l'enfance aux responsabilités de l'âge adulte. Ainsi, chacun des événements

vécus par le jeune Nash à partir du crash de la navette participe et précipite cette transition vers le monde des adultes et les responsabilités qu'entraîne ce changement.

Outre l'évolution personnelle de son héros, Loïc Le Borgne prend le temps de décrire la vie rude, mais empreinte de liberté, des habitants de Toy, l'opposant aux contraintes imposées par la société technocratique d'Omega. Il laisse également entrevoir les liens qui peuvent exister entre la communauté pastorale de Toy et une autre dimension mystique ou métaphysique.

Cependant, pour en revenir à Nash, personnage central de ce *Bout du monde*, on peut regretter que Loïc Le Borgne n'ait pas pris soin d'explorer plus en profondeur la psychologie de son jeune héros. Brutalement éloigné de sa mère, victime d'un accident dont il est le seul survivant, Nash est soumis à de réels traumatismes qui ne sont qu'à peine évoqués par l'auteur.

Au-delà de ces quelques réserves, il faut mettre en avant les véritables bonnes idées de ce roman, à commencer par l'utilisation d'un poème d'Arthur Rimbaud en fil rouge du récit. Il y a également ce choix fait par Loïc Le Borgne d'utiliser un narrateur non humain, l'étrange Mallowill, qui s'adresse directement aux lecteurs dès la première page de son livre comme s'il s'agissait d'une aventure interactive.

Œuvre destinée à un jeune public, *Le Bout du monde* met bien évidemment l'accent sur des valeurs positives, et Loïc Le Borgne prend le temps de rendre sympathique son personnage principal d'adolescent en pleine crise de rébellion, avant de l'obliger à prendre des décisions d'importance qui auront des conséquences pour son avenir et celui de ses nouveaux compatriotes de Toy.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

James MORROW
***The Philosopher's
Apprentice***

Phenix, 2009, 356 p., £ 7.99

Première édition : 2007

James Morrow aurait voulu être Voltaire. Passer sa vie à souligner le ridicule du sacré, à décaper les chapelles, à rendre à Darwin ce qui revient à Darwin – sans oublier de récupérer les pierres des temples écroulés pour esquisser l'architecture d'une morale profane.

Trop modeste pour s'attaquer aux mystères de la Création, *The Philosopher's Apprentice* se contente de ceux de la procréation. Mason Ambrose est, du point de vue de la société, un philosophe raté : sa thèse de doctorat a été refusée par l'université. Il serait plus juste de le voir comme la victime collatérale d'une bataille idéologique, un membre de son jury ne pouvant pas supporter le point de vue athée du texte d'Ambrose, *Ethics from the Earth* (et si Morrow caricature sans doute ici le fonctionnement de l'institution, il ne faut jamais oublier que l'influence des fanatiques religieux aux Etats-Unis nous surprendra toujours).

Sans dieu, mais pas sans chance, Mason rencontre le Docteur Edwina Sabachtani³ une biologiste immensément riche qui lui offre un job en or sur une île au large des côtes de Floride : fournir une « boussole morale » à sa fille Londa. Mason découvrira vite que cette Isla de Sangre est une sorte d'île du Docteur... Morrow (toutes mes excuses, je n'ai pas pu m'en empêcher) : Londa n'est pas vraiment la fille d'Edwina, mais un clone à la croissance accélérée, qui a pu être dotée de souvenirs et de connaissances, mais pas du sens moral que la plupart des

humains acquièrent au contact de leurs semblables. Mason se met à l'œuvre en puisant dans l'histoire de la philosophie, mais se rend vite compte qu'Edwina a fabriqué deux autres « filles », artificiellement menées à divers âges apparents.

Un livre entièrement consacré à une *Gedankenexperiment* sur la construction du sens moral aurait pu être passionnant intellectuellement, mais aurait couru le risque de l'ennui du lecteur pressé. Qu'à cela ne tienne, le décor va changer deux fois au cours du roman – la mort d'Edwina libère Mason qui reprend sa vie d'intellectuel impécunieux, et surtout Londa qui, immensément riche par héritage, se redéfinit en super-héroïne féministe. Et va se heurter aux forces de l'obscurantisme religieux. Leur description ferait pleurer de rire, si leurs modèles réels n'étaient pas encore plus effrayants par certains côtés.

Rentré à Boston, Mason Ambrose (à qui *Ethics from the Earth* a assuré une petite notoriété) s'est marié. Sa femme, Natalie, a dû subir une IVG pour raisons médicales. Hélas, un groupe de fondamentalistes mené par Enoch Anthem a mis la main sur la technologie utilisée par Edwina, et les prend pour première cible de son programme de représailles : à partir du fœtus de Natalie a été une copie d'être humain adulte, John Snow, à la vie courte, malheureuse, et vouée à la détestation de ceux qui n'ont pas voulu être ses parents.

Je vous passe les autres épisodes du combat entre Londa Sabachtani et Enoch Anthem. Morrow n'a pas perdu son sens de l'humour, et sa capacité à habiller des contes philosophiques profonds des oripeaux du Grand Guignol. Enoch Anthem est un méchant comme on aime les huer, mais les relations tumultueuses entre le couple Mason/Natalie et John Snow 001 sont vites empreintes d'une tendresse désespérée. Comme si cette créature artificielle et dénaturée par un gang de fanatiques pouvait vraiment être l'écho d'un désir d'enfant. A travers lui,

3. « Tu m'as abandonné » : tout un programme !

comme à travers Londa et ses sœurs, se pose le problème de l'éducation, qui fait ou défait les personnalités. Sans que les parents se rendent toujours compte de ce qu'ils font, tant la vie vécue minute par minute est différente de toutes les théorisations qu'on peut en élaborer.

Le personnage de Londa domine le livre, même si on ne le suit que de loin. Sa passion pour la justice la prive du sens de la mesure dans les moyens à employer pour y parvenir. Et la caricature devient héroïne tragique, en nous laissant un goût amer après le rire et l'émerveillement. Morrow a eu l'occasion d'attaquer des sujets plus démesurés. Ce livre n'est peut-être pas le plus équilibré de ses romans. Mais on le lira avec étonnement et émotion.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Larry NIVEN &
Jerry POURNELLE**
***La Paille dans l'œil de
Dieu***
(The Mote in God's Eye)

Pocket, n° 5976, « SF-Fantasy »,
septembre 2010, 704 p., 10,30 €

Croiseur de la flotte spatiale du Second Empire de l'Homme, le *MacArthur* retourne vers son port d'attache après avoir participé à l'expédition militaire ayant définitivement maté les vellétés sécessionnistes de la planète Néo-Chicago. Cependant, avant d'atteindre son but, le capitaine Roderick Blaine reçoit l'ordre de dérouter son navire afin d'intercepter une sonde d'origine inconnue et très certainement non-humaine. Cette mission est d'autant plus importante que, malgré les nombreux voyages d'exploration menés à travers la galaxie, jamais l'être humain n'a eu, jusqu'à ce jour, de contact avec une civilisation extraterrestre.

Publié aux États-Unis en 1974⁴, *La Paille dans l'œil de Dieu* débute comme un très classique *space opera*. Ayant essaimé à travers la galaxie, colonisant de nombreux mondes, la civilisation humaine a ainsi fait le choix d'une organisation impériale afin de maintenir une certaine cohésion et ce sont donc des militaires qui vont à la rencontre de cette culture étrangère et non-humaine au cœur du système de la Paille. La presque totalité des hommes participant à cette mission d'exploration dans un espace inconnu appartient donc à la Marine Spatiale Impériale, membres de l'équipage du *MacArthur* auxquels se joignent néanmoins plusieurs scientifiques.

Cependant, au fil de la lecture, le roman de Larry Niven et Jerry Pournelle dépasse bientôt les limites du simple récit de science-fiction militariste et belliciste. Il présente en effet toute une série de personnages profondément humains qui, dans les limites autorisées par la hiérarchie militaire ou scientifique, cherchent à participer à la compréhension de la civilisation extraterrestre qu'ils découvrent. Il n'y a guère de stéréotypes au sein de cette expédition, si ce n'est un ministre des sciences naïvement optimiste ou un amiral prêt à démontrer la toute-puissance de l'armement de son puissant vaisseau de guerre face aux extraterrestres du système de la Paille, deux attitudes extrêmes qui d'une certaine manière fixent les limites de la gamme des réactions humaines vis-à-vis de l'inconnu. On peut également regretter que ce roman, publié après la révolution sexuelle des années 60, n'accorde qu'un rôle extrêmement limité aux femmes représentées par la seule Sally Fowler, anthropologue, qui, au surplus, termine l'aventure en tant que future épouse du capitaine Blaine.

Alliant une bonne dose d'action à une proportion non négligeable de réflexion, *La Paille dans l'œil de Dieu* permet de découvrir une civilisation extraterrestre

4. Et réédité ici dans une traduction d'Éric Cowen révisée par Pierre-Paul Durastanti.

qui, pour une fois, n'apparaît pas comme instantanément belliqueuse et n'est pas forcément composée de créatures insectoïdes ou de monstres aux yeux globuleux. Ainsi, malgré une apparence définitivement non-humaine et un obscur système de castes, les Pailleux que rencontre l'équipage du *MacArthur* font preuve d'une intelligence supérieure à celle de leurs visiteurs, apprenant rapidement leur langage et s'intéressant tout particulièrement aux mœurs des humains. Il se noue alors un véritable dialogue entre les deux espèces physiquement et intellectuellement très différentes, qui se caractérise par de lourds secrets et de pieux mensonges, chacun des deux camps cherchant en priorité à préserver ses propres intérêts.

Mêlant exploration spatiale et diplomatie interplanétaire, *La Paille dans l'œil de Dieu* est un véritable petit chef-d'œuvre de science-fiction qui se révèle fort divertissant, mais invite également, sans avoir l'air d'y toucher, à une réflexion plus profonde.

—Philippe Paygnard

Littérature générale

Estelle NOLLET
Le Bon, la Brute, etc.

Albin Michel, août 2011,
342 p., 20 €

Cela se présente comme un livre de littérature générale et pour beaucoup cela en sera un. Mais pour nous amateurs de littérature particulière il me semble que ce roman peut et doit accéder à nos bibliothèques. Et cela pour au moins deux raisons. La première est que c'est l'exemple type du roman gratifiant pour le lecteur en ce qu'il ne le prend pas pour un imbécile tout juste bon à lire des phrases du genre : "sujetverbecomplément".

Bang, le héros masculin, aime beaucoup les westerns — on peut considérer cette indication comme une éventuelle clé du titre — et il est affligé d'un don négatif : il ne peut regarder les gens, il ne peut croiser leur regard sans que cela pose problème et lui attire les pires ennuis. Il a été abandonné alors qu'il avait dix mois et, au début de l'histoire, il en a trente et bien sûr il vit seul et les yeux baissés, rivés au sol en permanence ou presque. Mais il croise Nao avec qui il peut échanger des regards. Le jour de leur rencontre elle vient d'apprendre qu'elle souffre d'une tumeur cérébrale qui la condamne à brève échéance. Ils partent alors à l'aventure et en voyage (Mexique, Bali) jusqu'à ce qu'elle ne supporte plus son mal et le quitte. Elle lui téléphonera avant de se pendre et il arrivera trop tard. Lui se fera rattraper — en Centrafrique — par l'actualité, l'Histoire de notre monde. Un ex-militaire américain qui l'a repéré un soir, lui trouve de l'importance dans la lutte contre l'Axe du Mal. Mais Bang trouvera la solution pour pouvoir dire « maintenant je suis juste un type » et entamer une vie nouvelle et sans risques.

Raconté ainsi, cela ne dit rien de la qualité du livre, du plaisir à lire, mais si je vous en dévoile plus vous n'aurez peut-être pas envie d'aller y regarder de plus près. C'est un roman qui mériterait un prix de l'humour noir — vous savez, cette politesse des désespérés — car Bang et Nao sont au désespoir et ce qu'ils voient est d'une rare désespérance. Mais pas un instant on ne se prend la tête avec la noirceur du monde et pourtant elle est presque à chaque page. Pourquoi ? Oh ! tout simplement à cause de la façon d'écrire d'Estelle Nollet. Et voici enfin ma deuxième raison pour s'intéresser à ce livre : il me semble qu'on peut lui trouver des accents flaubertiens. Elle dose subtilement un mélange de langages — familier et soutenu — qui fait naître des sourires complices au rythme — parfois endiablé — des phrases.

Oui ! je sais, Flaubert n'est pas un auteur de SF. Et alors ? Vous voulez

absolument de la référence SF. Je vous en donne. Chez les grands anciens : Sternberg, Ruellan, Curval ; chez nos classiques modernes : Douay, Canal ; dans nos modernes : Dufour, Mauméjan (je ne crois pas que les vivants sus-cités me reprochent de les associer à Flaubert).

—Noé Gaillard

Policier

Tom PICCIRILLI
Short Ride To
Nowhere

Crossroad Press, août 2010, une cinquantaine de pages en PDF, US \$ 2,99

Tom Piccirilli suit une trajectoire bien à lui, et tout à fait logique, depuis quelques années. Ayant commencé dans l'horreur, il a séjourné quelque temps dans le fantastique. Mais un fantastique très *borderline*, comme dans *A Choir of Ill Children* ou *The Dead Letters*, où l'appel à l'irrationnel n'est qu'à peine esquissé. Et le voilà maintenant profondément encre dans le thriller, *hard boiled* et grinçant, qui appuie exactement à l'endroit où l'homme — et la société avec lui — a mal.

L'une des très belles preuves de cette dernière façon a pour nom « Short Ride to Nowhere », une *novella* parue directement en version électronique, chez Crossroad Press (devenu depuis, plutôt, Macabre Ink).

L'histoire tourne autour de deux paumés, Jenks et Hale, deux personnes qui, comme beaucoup dans notre société actuelle, peu à peu, ont tout perdu : leur boulot, leur maison, leur famille... Ils ne sont pas vraiment amis (et même, à peine se sont-ils croisés), mais, peu ou prou, à quelques semaines d'intervalle, ils suivent presque exactement le même chemin de croix : tout ce qui arrive à Hale arrivera aussi, tôt ou tard, à Jenks...

Alors, quand Hale est retrouvé par les flics, inanimé, à côté du corps sans vie d'une petite fille de 9 ans, et quand, conduit dans un hôpital psychiatrique, Hale finit par se suicider, Jenks n'a plus qu'une seule idée en tête : comprendre. Comprendre comment Hale en est arrivé là. Comprendre qui est cette petite fille morte. Comprendre, réellement, ce qui a bien pu se passer, au delà de la thèse officielle de la ville et des flics (thèse qui relève plus du fait divers sordide que de l'enquête de police sérieuse).

Jenks doit comprendre pour ne pas en passer par là.

Cette *novella* est un excellent texte noir, dans la lignée de ce que Tom Piccirilli a fait de mieux. Réelle chute en avant d'un personnage bouffé par la vie, et obnubilé par une quête qui occupe le moindre recoin de sa vie, la trajectoire de Jenks est comme celle d'Eddie Whitt (dans *The Dead Letters*, qui veut retrouver le *serial killer* ayant tué sa petite fille), celle de Shad Jenkins (dans *November Mourns*, qui, sortant tout juste de prison, apprend que sa soeur a été assassinée, et que l'enquête a été classée sans suite), celle de Flynn (dans *The Midnight Road*, hanté par la figure de son frère et dont l'ombre tutélaire pèse sur la moindre de ses actions d'adulte) ou celle encore... de tous les autres.

Leur trajectoire de vie est absolue et définitive.

Et en cela, ce (relativement) court texte est assez représentatif de l'art de Tom Piccirilli : une écriture efficace et de très grande qualité, une capacité incroyable à rendre le moindre personnage réellement vivant (et ne sentant en aucune façon le carton-pâte ou la psychologie de bazar), et surtout, une manière incroyable et bien à lui d'enchaîner le lecteur au personnage principal avant de les balancer tous les deux dans le vide...

Comme pour (presque) tous les textes de Tom Piccirilli, il n'y a pas à hésiter !

—Jérôme Charlet

<http://store.crossroadpress.com/>

Science Fiction

Charles STROSS
Saturn's Children

Little, Brown, « Orbit Books »,
2009, 372 p., £ 7.99

Première édition : 2008

Bien avant l'invention du mot, les humains ont craint les robots. Mais cette peur — qu'Isaac Asimov décrivait, pour la conjurer, sous le nom de « complexe de Frankenstein » — n'est rien à côté de celle que les robots ressentent, au 23^e siècle, à l'égard des humains. Surtout depuis que ces derniers ont succombé à leur fatigue de vivre, passant au rang de créateurs semi-légendaires. Au point que les robots peuvent débattre sans fin du rôle respectif du hasard et de l'acte créateur dans l'apparition et l'évolution de la vie mécanique. Qui est désormais la seule à animer le système solaire : peu après l'extinction des humains, les responsables robotiques, négligents, ont laissé s'emballer le changement climatique, et disparaître toute trace de vie biologique sur Terre (et ailleurs). Figure parmi les grandes peurs de la SF actuelle une variante catastrophiste de l'idée de singularité : le *grey goo* (pâte grise), c'est-à-dire l'émergence d'une vie mécanique portée par des nanomachines au développement exponentiel, qui accaparent toute la matière disponible. La grande peur des robots est le retour des mystérieux « répliqueurs biologiques », à base d'ADN, sous forme de *pink goo*. Pour assurer la sécurité de la vie mécanique, la *Pink Police* interdit strictement toute expérience visant à la reconstitution de cellules vivantes.

Charles Stross est un Britannique bouillonnant, qui nous sert livre après livre un décapant cocktail d'aventures SF et de technologies de l'information.

Certes, le lecteur français ne le connaît qu'au travers de sa série des Princes-Marchands (sur des univers parallèles passablement *low tech* et féodaux), de celle de la Laverie⁵, qui mêle parodie lovecraftienne et blagues de *hackers*, ou des *space operas* post-singularistes que sont *Aube d'acier* et *Crépuscule d'acier*⁶. Il est regrettable qu'on n'ait pas traduit *Accelerando*⁷, son livre le plus audacieux, présenté comme un cycle de nouvelles introduisant à chaque récit un nouveau dépassement dans l'évolution de la vie intelligente dans le système solaire.

Et le système solaire, nous allons en faire le tour avec ce roman, qui nous emmène de Venus à Mercure, à Mars, aux satellites de Jupiter et aux planètes extérieures... J'avoue y avoir retrouvé l'émerveillement de mes premières lectures SF, voire de Guy l'Eclair, émerveillement qui avait en son temps été ravivé par John Varley. Mais paradoxalement, Stross le bouillonnant me fait beaucoup penser à Simak le nostalgique, plus précisément à *Demain les Chiens*, pour sa thématique de l'humanité disparue au profit de ses fidèles serviteurs — chiens ou robots.

Freya, donc, est un robot, et déjà un anachronisme dans le nouveau monde mécanique : elle et ses sœurs de production ont été conçues comme des prostituées de haute volée — à un moment où leur clientèle potentielle était en train de s'éteindre. Détail utile à l'intrigue, nos hétaires peuvent aussi se faire Mata-hari, dotées d'équipements aussi variés que mortels. Mais dans la vie quotidienne, on n'a guère besoin d'agents secrets, et la plupart des machines ont adopté une

5. *Le Bureau des atrocités*, chroniqué par Noé Gaillard dans KWS n° 52, novembre 2005.

Jennifer Morgue, chroniqué par votre serviteur dans KWS n° 64, novembre 2009.

6. Titres lamentablement mal choisis en français. *The Iron Sunrise* faisait allusion au rôle du fer dans la nucléo-chimie des cœurs stellaires, et pas du tout à l'acier. Vous trouverez une chronique de *Singularity Sky*, deuxième volet de la série, dans KWS n° 53, paru en mai 2006.

7. Chroniqué dans KWS n° 56, janvier 2007.

taille plus réduite que celle du modèle humain, ce qui fait de Freya une géante inadaptée, et constamment menacée de tomber de l'état de prolétaire dans celui d'esclave (nous verrons comment).

Quand une querelle de bar avec une aristo contraint Freya à la fuite, elle se retrouve sans le vouloir chargée d'une mission secrète par la mystérieuse Jeeves Corporation, dont la mission est de « rendre service », ce qui l'entraîne dans le périple sus-mentionné. Périple qui n'est que prétexte, et Stross en glisse des indices au lecteur avec une jubilation quasi fanique. Vous vous souviendrez de divers concepts (non universitaires) : celui du MacGuffin⁸, objet finalement inutile que tout le monde cherche, simplement pour avoir une raison de les faire courir et de distraire la galerie, l'exemple canonique en étant la statue dans *Le Faucon Maltais*. Nick Lowe, fan britannique, a ajouté la notion de *plot coupon*, mentionné en début d'histoire pour revenir plus tard inmanquablement — pensez au talisman que donne la fée (ou sorcière) au jeune protagoniste au commencement d'un conte... Freya va se trouver porteuse de cellules d'*avian replicator* (nous dirions *bird*, mais le mot n'est pas familier à Freya, qui y voit une sorte de dinosaure), et soumise à la brutale injonction d'un de ses adversaires : « The sterilized male chicken with the Creator DNA sequences. The plot capon. Where is it ? » (p. 153). Je me suis effondré de rire pendant de longues secondes. L'empilement de références nécessaires à la compréhension de ce calembour démontre à l'envi que Stross écrit pour les amateurs endurcis de SF. Ça ne me gêne pas le moins du monde.

Bien entendu, le récit n'est pas aussi simple — comptez sur Stross pour vous surprendre. Tout le roman est traversé par les interrogations de Freya sur son identité : les robots enregistrent leurs personnalités sur des cartes-mémoires que l'on peut enlever ou ajouter (plusieurs logements sont prévus à la base du crâne).

8. <http://en.wikipedia.org/wiki/MacGuffin>

Moi qui ne sait jamais si mes contacts sont enregistrés sur mon téléphone mobile ou sur sa carte SIM, j'ai eu parfois bien du mal à savoir si la narratrice était tout le temps Freya ou une de ses sœurs, si elle parlait du présent, de souvenirs ou de rêves... mais on finit par s'en sortir, et comme le MacGuffin (mais à un niveau supérieur) de tels procédés servent à muscler les neurones du lecteur.

Ayant évacué intrigues, courses-poursuites et mises en abyme, attardons-nous sur l'aspect satirique du livre (les robots servent presque toujours à caricaturer l'humain, de façon plus ou moins plaisante). Quels principes ont guidé la mise en place de la société robotique ? Quand les humains ont disparu, leur système financier a survécu, les machines étant parfaitement capables de faire fonctionner et même de créer des sociétés par actions (ceux qui pensent que la finance agit contre la vie elle-même trouveront des arguments dans ce livre !). Le substrat matériel de la vie mécanique, les machines que nous pouvons appeler « robots », appartient à différentes sociétés. Les robots libres sont ceux qui ont su créer et contrôler une société propriétaire de leur corps. Mais — revoici la 2^e Loi de la Robotique d'Asimov ! — les robots ont été construits avec une tendance inhérente à la soumission, et peuvent tomber sous la coupe d'autres robots. De plus, un mécanisme de concentration peut se mettre en marche, qui rappelle la constitution des oligarchies dans la Russie juste après l'effondrement du système soviétique. « And some of the less scrupulous independent persons began buying other bodies. » (p. 159). Ainsi s'est constituée une aristocratie, qui n'hésite pas à avoir recours au contrôle par circuit-maître (*override*), qui transforme les malheureux robots concernés en prisonniers d'un corps qu'ils ne dirigent plus.

Mais l'obéissance la plus automatique (et par conséquent le danger le plus redoutable) est celle due aux humains.

Tout groupe de robots capable de ressusciter un humain reconstitué disposerait donc d'un pouvoir absolu, et les factions rivales de la société du 23^e siècle, chacune soupçonnant l'autre de viser ce but, se livrent une course désespérée pour la possession d'un tel argument massue, comme les nations du 20^e siècle ont fait la course à l'arme nucléaire. On comprend mieux la farouche détermination de la *Pink Police* à empêcher toute tentative de culture biologique.

En l'absence d'humains authentiques, les robots humanoïdes, comme ceux qui travaillent pour Jeeves, peuvent exercer une certaine influence sur les autres. Quelque chose qui ressemble à la forme de servitude volontaire que nous connaissons sous le nom d'amour. Curieusement Freya, faite pour inspirer le désir, ne semble guère inspirer d'amour à ses multiples poursuivants et tortionnaires, alors qu'elle-même tombe désespérément amoureuse — après tout, c'est elle qui parle, et nous sommes souvent plus sensibles à l'amour que nous éprouvons qu'à celui qu'on nous porte. De ce point de vue, *Saturn's Children* est sans doute le meilleur roman sur la libido des robots depuis la série *Software* de Rudy Rucker.

Sans doute n'avez-vous que faire des amours mécaniques. Mais je suis sûr que vous apprécierez ce livre si vous aimez la SF imaginative, iconoclaste et humoristique — ou simplement si vous goûtez le *thriller* haletant et bien mené.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Laurence SUHNER

Vestiges

(*Quantika*, vol. 1)

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », avril 2012, 576 p., cat. 7

Quand j'étais petit, ça ne se faisait pas. L'auteur débutant était censé faire ses preuves avec quelques nouvelles, passer à un premier roman, et écrire des œuvres d'une longueur proportionnelle au nombre d'années passées sous le harnois. Pas démarrer sur les chapeaux de roues avec une trilogie. L'irruption de la *fantasy* a changé tout ça, aux USA, et chez nous. Enfin, en Suisse pour le moment :-).

Laurence Suhner — que, soyons sérieux, nous avons déjà lue sous forme courte dans l'anthologie *Dimension Suisse*⁹ — se lance donc avec une trilogie de *space opera*, qui devrait dépasser les 1500 pages quand tout sera publié, si on en juge par la grosseur du premier volume. De tels chiffres n'auraient pas grand intérêt s'ils n'étaient à la mesure de l'ambition du projet, qui mêle premier contact, aventure, roman familial, et *hard SF* avec ses allusions à la mécanique quantique.

Nous sommes sur la planète Gemma, colonisée depuis deux siècles par les humains. C'est la plus proche de notre vieille Terre où l'on ait trouvé une atmosphère respirable, même si elle est à quelques années-lumière de notre soleil, dans le système d'AltaMira (ne le cherchez pas sur vos cartes stellaires). Toutefois, l'endroit est glacial, l'implantation humaine reste clairsemée, motivée surtout par l'exploitation minière et un peu de recherche scientifique. Il faut dire que tourne en orbite autour de la planète un artefact étranger, le Grand Arc, que nul n'a réussi à aborder ou pénétrer : il se

9. Chroniquée dans KWS n° 67, décembre 2010.

défend trop bien. Le GNOM, Gouvernement pour un Nouvel Ordre Mondial, n'est ni trop démocratique, ni trop porté sur la recherche pure, et se satisfait de cet état de choses.

Mais la compagnie CosmoTek a chargé en toute discrétion le docteur Ambre Pasquier d'une expédition de recherche vers un lieu que l'on suspecte d'abriter d'autres artefacts extra-terrestres — tout en prétendant que le détachement de chercheurs n'est là que pour faire des analyses géologiques et biologiques. C'est que l'environnement n'est pas sûr ; il y a dans le coin des indépendantistes gemmiens vaguement écolos, et des miliciens dont on va découvrir les tendances putschistes... sans compter les membres de l'expédition qui pourraient travailler clandestinement pour d'autres organisations intéressées par les éventuels résultats. Ajoutons au cocktail le voisinage de la base de recherche Tétra, dirigée par le professeur Stanislas Stanford, qui cherche à percer le secret d'anomalies physiques qui se produisent dans les parages.

Le cocktail détonnant de mystères naturels, de formes de vie étrangères et d'intrigue politico-militaire n'aura rien pour dépayser l'amateur de SF. C'était même une sorte de règle implicite dans des récits de la tradition *pulp* comme ceux mettant en scène Doc Savage. La trilogie Quantika se singularise par le nombre et la diversité de ses personnages principaux. Le professeur Stanford ne fait finalement que de brèves apparitions, en compagnie de son chat Erwin¹⁰, mais sa fille Kya, déchirée entre sa fidélité à son père et son engagement auprès des rebelles gemmiens, est un protagoniste majeur du livre. Il faut aussi compter avec Hazel Delaurier, qui cache derrière ses dehors de pilote d'aéronef blagueur, drageur et bagarreur, une formation scientifique poussée et beaucoup de générosité ; et Ambre Pasquier, torturée par les souvenirs oniriques de son enfance

presque oubliée, passée dans une Inde parée de qualités mythiques. Et n'oublions pas Tékélamé, un extra-terrestre venu d'une lointaine planète que, on le sent bien, les protagonistes humains vont rencontrer. Mais je n'ai rien dit d'une foule de personnages secondaires — le savant opportuniste et vendu, la fidèle seconde de l'expédition, le petit chef des rebelles aux méthodes souvent mesquines, le scientifique trouillard, et une foule d'autres qui chacun à leur tour passent sur le devant de la scène.

Dans ces conditions, on comprend que l'action n'avance que lentement, par rapport au nombre de pages du livre. Oui, il y a des découvertes, de l'émotion, des morts même. Mais aucun bouleversement par rapport aux données de départ (que deux cents pages ont à peine suffi à nous exposer). Vous aurez compris que mes vieux yeux se fatiguent plus vite qu'à une époque, que mes occupations me laissent moins de temps de canapé, et que j'aurais préféré un rythme plus nerveux, même si, après tout, je ne dédaigne pas me plonger dans un livre-univers de temps à autre.

Si je ne me suis pas plongé à fond, c'est que certains parti-pris de l'auteur ont pu me surprendre. Comme de supposer qu'au 25^e siècle, un certain nombre de stéréotypes nationaux (sur les Norvégiens, les Indiens, etc) aient pu se perpétuer. Oui, cela fait partie des entorses à la déduction minutieuse, des licences littéraires que la SF s'autorise pour se rendre plus immédiate. Mais j'aime ma SF plus sourcilleuse. J'aime aussi qu'elle ne mélange pas trop emphase et familiarité (quand elle ne recherche pas l'effet comique).

Vétilles que tout cela, si vous aimez le *space opera*. Le genre est peu pratiqué par les auteurs francophones, ne boudons pas notre plaisir, même si ce premier volume s'en tient aux amuse-gueules, aux allume-lecteurs. Ne manquons pas les suivants.

—Pascal J. Thomas

10. De quel physicien, célèbre pour une de ses expériences de pensée, était-ce le prénom ?

Science Fiction

Roland WAGNER
***Le train de la réalité
et les morts du
Général***

L'Atalante, « La Dentelle du
Cygne », février 2012, 190 p.,
cat. 2

Restons dans l'analogie discographique : si les univers parallèles (comme celui où se déroule *Rêves de Gloire*, précédent et excellentissime livre de Wagner¹¹) ont leur pendant dans ces versions alternatives, retrouvées bien plus tard, de disques bien connus, le présent recueil doit être vu comme une collection de *bonus tracks*, de créations issues de la même matière que l'épais roman de l'an dernier. Une demi-douzaine de « fragments », comme le dit le sous-titre en page de titre du volume, d'histoires, plus ou moins longues, qui apportent un nouvel éclairage à divers aspects de l'univers de *Rêves de Gloire*. Parfois elles expliquent un point uchronique, parfois elles mettent le projecteur sur des personnages anonymes qui n'ont pas trouvé place dans les 700 pages du récit principal qui tournait autour du Collectionneur et de sa quête du 45 tours des Glorious Fellaghas.

J'ai écrit recueil. L'ouvrage ne s'avoue pas ainsi, se dispensant de tout intertitre, de toute table des matières. Toutefois, la structure est clairement celle d'un recueil ; les textes se suivent linéairement, sans le découpage surprenant et les références croisées (et parfois complexes) qui caractérisaient *Rêves de Gloire*. Seuls la série de textes courts sur l'attentat de la Croix de Berny (rappelez-vous les dernières paroles du Général : *on aurait dû passer par le Petit-Clamart...*), semés

tout au long du volume, maintiennent un semblant de fil conducteur, et induisent la confusion plus que l'éclaircissement (il y a une raison, mais on priera le lecteur de cette chronique d'être patient, et de se référer au livre).

Éclaircissement est une exagération, sans doute. On ne peut employer ce mot qu'à propos d'un des premiers textes, qui fournira l'arrière-plan de l'une des divergences uchroniques clairement exploitées par *Rêves de Gloire*, la survie d'Albert Camus (qui ne sera pas victime d'un accident de la route). Texte plein d'humour, au demeurant, qui se développe avec logique et suspense.

On pourra parler charitablement d'éclairage à propos des fragments épars d'histoire (alternative) du rock qui nous sont présentés dans *Le train de la réalité* : le destin tordu de la famille Manson, inspirée cette fois-ci non par « Helter Skelter » (on se souviendra que dans cet univers, les Silver Beatles se sont séparés au bout de trois 45 tours obscurs), mais par un « Hocus Pocus » curieusement attribué¹² aux Yardbirds période Jimmy Page, qui était il est vrai grand amateur de magie noire ; l'irruption avortée du punk yougoslave dans la Casbah d'Alger ; les galères de l'unique groupe de vrai rock'n'roll, graisseux, cuiré et banané, qui ait jamais joué dans la même Casbah... Tout est très drôle pour l'aficionado de rock (que je suis), sans avoir de rôle décisif dans la construction de l'univers parallèle.

Le fragment sans doute le plus long du livre, de la page 59 à la page 102, retrouve l'ambiance des communautés vautriennes qui sont centrales dans *Rêves de Gloire*. On suit les pas d'un groupe de jeunes gens qui ont commencé dans le happening anarchiste, genre peinturlurage de statues vénérables, et lentement dérivé, sous la pression de la dictature au pouvoir en France, vers l'action violente. C'est, à l'instar du texte sur l'accident manqué de

11. Chroniqué dans KWS n° 70, février 2012.

12. Comme vous le savez tous, dans notre univers, un morceau de ce titre a valu un succès passager au groupe hollandais Focus.

Camus, ce qui se rapproche le plus d'une nouvelle dans ce livre, avec ses tragiques révélations finales. Je n'ai pu m'empêcher de penser « Tarnac, Tarnac », sans doute parce que le récit relayé par nos media des faits et geste supposés de ce groupe installé dans le Limousin relève du *story telling* plus que de l'information. Finalement, le fossé se comble entre littérature engagée et collectage de contes... si on n'oublie pas d'analyser les contes.

Comme dans *Rêves de Gloire*, la plupart des fragments ici rassemblés sont racontés à la première personne (c'est d'ailleurs ce qui donne l'impression que certains d'entre eux auraient pu prendre place dans une autre version du roman). A deux exceptions près : le texte final sur la famille Manson, très classiquement narré à la troisième personne ; et celui qui occupe les pages 115 à 138, qui est aussi le plus expérimental du recueil, où toutes les personnes de la conjugaison sont convoquées pour restituer l'état mental d'un « zéro », d'un homme qui a pris trop de drogues et y a perdu sa santé mentale. Ce n'est pas la narration la plus directe qui soit, mais on y gagne une image saisissante de la dislocation mentale.

Ce livre est à recommander en priorité aux passionnés de Roland Wagner... et comme traitement de substitution pour vous aider à quitter doucement l'univers de *Rêves de Gloire*, qui est une drogue trop forte.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Bifrost n° 66

Le Béliat', avril 2012, 192 p., 11 €

Revue dirigée par Olivier Girard

Il y a un mystère Asimov. Non, je ne parle pas des dizaines de *mysteries* qu'il a pu écrire, frappé par le virus du roman policier — une forme d'écriture qui, avec la vulgarisation scientifique, l'a sans doute occupé pendant une bien plus grande part de sa vie que la science-fiction. Le mystère Asimov, c'est comment un écrivain sans style, insupportablement bavard dans sa dernière période, et imbu de lui-même à un point rare, a pu devenir un monument de la science-fiction, que j'ai pendant mes années adolescentes lu avec une dévorante passion.

Comme souvent, la réponse est dans la question. Asimov est devenu un monument dans ses premières années, quand il n'était pas encore bavard, et que les concepts qu'il introduisait étaient nouveaux (même s'ils n'étaient pas nombreux). Et son absence de style est un don, sans doute inné, pour la transparence, l'impression qu'il communique au lecteur d'accéder directement aux idées de l'auteur sans être arrêté par un rideau de paroles. Evidemment, ça ne fait pas de bons dialogues ni de bons personnages (et divers articles de ce numéro de *Bifrost* s'étendent en détail sur ces défauts), mais ça correspond bien au genre de SF qui se pratiquait à l'époque. Evidemment, comme dans l'exemple fameux des Trois Lois de la Robotique, les textes d'Asimov doivent quelque chose aux rédacteurs en chef des revues pour lesquelles il a travaillé, notamment John W. Campbell (là encore on apprendra des détails en lisant ce numéro de *Bifrost*). Mais c'était la réalité de cette SF des débuts, qu'elle était et qu'elle se voyait avec fierté comme

une entreprise collective. Asimov en occupait le cœur, et quand, beaucoup plus tard, ses livres de SF se sont massivement vendus, c'est la SF elle-même qui faisait irruption sur le marché du livre, et non un auteur qui aurait percé par son individualité (comme Philip K. Dick a pu beaucoup plus tard le faire). Corollaire, l'auto-satisfaction d'Asimov a toujours su se faire accepter parce qu'accompagnée de cet humour que cultive le fandom de SF, même à ses moments les plus sérieux.

On trouvera dans le dossier Asimov de *Bifrost* les habituelles chroniques de livres et études (je relèverai celle de Francis Valéry, féroce comme toujours, qui tranche sur le ton souvent hagiographique des dossiers sur un auteur), des textes d'Asimov s'expliquant (chose qu'il a toujours faite avec plaisir et à toute vitesse, comme tout ce qu'il écrivait, disait-il), un texte anecdotique mais fascinant de Philippe Hupp, et deux nouvelles d'Asimov qui, reconnaissons-le, ont un côté codicille et fond de tiroir (bien entendu il ne restait pas grand chose de disponible, Asimov ayant été exhaustivement traduit).

Il faut par contre souligner l'excellence de la nouvelle de Cory Doctorow. Oui, l'intrigue est cousue de fil blanc (le serviteur d'un système autoritaire finit par s'en rendre compte et se retourner contre lui), mais les clins d'œil aux lois de la robotique, les détails du paysage, les détails de la vie du personnage, sont magnifiques. Et le récit est parcouru par l'inquiétude que peuvent ressentir les Américains (ou les Occidentaux en général) envers la désindustrialisation de leur pays et l'emprise croissante de la production asiatique sur toute l'infrastructure de leur mode de vie.

Dans les rubriques habituelles, on trouve toujours un paquet de chroniques de livres très informatives et très diverses (je peux ne pas être d'accord avec Jean-Pierre Lion sur Iain M. Banks, mais je suis toujours intéressé sur ce qu'il a à dire, et je peux ne m'intéresser en rien aux livres dont parlera Thomas Day et prendre

toujours le même plaisir à ses étalages de méchanceté virtuose), les carnets de Pierre Stolze (qui nous parle de manga cette fois-ci, il faut que je prenne des notes, on ne peut plus ignorer ce pan de la culture populaire), la rubrique revue de Thomas Day, la rubrique scientifique de Roland Lehoucq, qui explore cette fois-ci les disciplines qui touchent à ce qui pourrait ressembler à la psycho-histoire asimovienne, ou à ses racines.

D'accord, tout cela se lit vite, tout n'est pas indispensable, tout n'est pas profond, mais *Bifrost* n'arrive pas encore à m'ennuyer, et pour cela, je leur en suis reconnaissant (jusqu'au jour où...)

—Pascal J. Thomas

KWS

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:

nous consulter.

Les numéros 1 à 70 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).